

Skënder MUÇAJ, Jean-Pierre SODINI, Pascale CHEVALIER et Marie-Patricia RAYNAUD, avec la collaboration de Catherine VANDERHEYDE, Manuela WURCH-KOZELJ, Etleva NALLBANI, Elio HOBDAARI, Tony KOZELJ, Michel BONIFAY, Ylli CEROVA, Claudio CAPELLI et Jean-Claude CHEYNET, *Byllis. Présentation du site, fortifications, basiliques A, C et D* (Recherches archéologiques franco-albanaises 3). – École française d'Athènes, Athènes 2019. 28 × 21. ix-533 p., 624 ill. Prix : 110 €. ISBN 978-2-86958-322-1

La parution de cet imposant volume de plus de 500 pages, contenant 624 illustrations, et présentant, même partiellement puisque se limitant aux remparts et à trois basiliques, les résultats de plus de 25 ans de fouilles menées de 1978 à 1991 puis de 1999 à 2012, est un événement marquant pour l'archéologie tardo-antique des Balkans.

Le site de Byllis, situé en Albanie méridionale, est juché sur une colline de 524 m qui domine fièrement la vallée de la Vjosa (l'Aôos antique), à quelques kilomètres au sud de la ville de Ballsh. Il s'agit, avec ceux d'Apollonia et de Butrint, d'un des sites archéologiques les plus spectaculaires et les plus importants d'Albanie. Resté jusqu'il y a peu à l'écart des circuits touristiques, car difficile d'accès, Byllis ne fut longtemps connu que par des publications albanaises rédigées depuis la fin des années 1970 principalement par Skënder Muçaj (dont la thèse de doctorat est en partie reprise dans ce volume) et Neritan Ceka. Si ces archéologues résumèrent tardivement leurs travaux en 2005 dans un petit guide de 118 pages publié en anglais à Tirana (*Byllis. Its history and monuments*), leur livre ne connut quasiment aucune diffusion hors d'Albanie. Quant aux informations encore antérieures, rassemblées dès la fin du 18^e siècle par les voyageurs Pouqueville, Leake et Holland, et par les archéologues autrichiens Patsch et Praschniker au début du 20^e siècle, c'est peu dire qu'elles n'avaient fait qu'effleurer la richesse de Byllis. Ce volume sera donc pour beaucoup une vraie découverte.

Le travail d'une équipe franco-albanaise, de 1999 à 2012, autour de Skënder Muçaj, côté albanais, et de Jean-Pierre Sodini puis de Pascale Chevalier, côté français, portée par l'Institut archéologique de Tirana, le ministère français des Affaires étrangères et l'École française d'Athènes, a permis de reconsidérer les fouilles passées et d'ouvrir à Byllis de nouveaux chantiers dont ont rendu compte des chroniques de fouilles régulières publiées dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Dans le chapitre 1, « La géographie, l'histoire et les recherches sur le site » (p. 1-39), une chronologie fort utile des campagnes albanaises et franco-albanaises récapitule pour la première fois et de façon claire l'ensemble des progrès dans notre connaissance du site, chronologie qui indique combien d'efforts, depuis le lancement du projet de publication dès l'année 2005, furent nécessaires pour la compilation et l'achèvement d'un tel ouvrage.

Mais revenons à Byllis. Ville antique fondée au milieu du 4^e s. av. J.-C., tardivement rattachée à une légende de fondation attribuée à Néoptolème, fils d'Achille, elle s'organise en cité dont elle offre au long des siècles tous les attributs : théâtre, *stoa*, agora, stade, gymnase, prytanée ou arsenal, jusqu'à cette imposante muraille hellénistique qui délimite une superficie intérieure de 30 hectares. Byllis appartient alors au *koinon* politique des Bylliones, lequel frappe monnaie, et elle connaît une

belle croissance du 3^e au 2^e siècle dont atteste notamment l'épigraphie grecque mais aussi latine, quand la cité devient la *colonia Julia Augusta Byllidensis*. C'est à l'époque chrétienne et au 5^e siècle qu'elle semble fleurir à nouveau. Ses évêques, doublement assignés aux cités d'Apollonia et de Byllis, assistent aux conciles d'Éphèse (431) et de Chalcédoine (451), avant que les prélats ne soient distingués, un par cité, à partir de 458. Au 6^e siècle, c'est administrativement l'une des huit cités de Nouvelle Épire. C'est la grande et dernière période de Byllis, celle de Justinien et de son célèbre architecte Viktôrinos qui reconstruit l'enceinte pour préserver la ville des envahisseurs du début du 6^e siècle. Entreprise sans grand lendemain toutefois, puisque l'insécurité conduisit à l'abandon de la ville à la fin du même siècle, sans que la cité ne soit jamais durablement réoccupée – chance insigne pour les archéologues.

« Le système de fortification de Byllis », étudié dans le chapitre 2 (p. 41-87), est spectaculaire. La phase du 5^e siècle (Byllis II) reprend la muraille hellénistique (Byllis I) qu'elle reconstruit et consolide en ajoutant une porte aux six entrées anciennes. Le nouveau mur intérieur de Byllis III, au 6^e siècle, réduit drastiquement la superficie de la ville à 11 hectares et la fortification connaît à nouveau une reconstruction de plusieurs tours. Dans la tour F, un visiteur laissa quelques tessons et une monnaie de Guy II de la Roche, duc d'Athènes, frappée entre 1294 et 1308, tandis que cinq monnaies de Stefan Dušan (1346-1355) ont également été trouvées au niveau de l'entrée 7 de la muraille ; ce sont de maigres signes, comme nous l'indiquons, de passages ultérieurs ou de réoccupations fugaces et tardives. Mais c'est la découverte à Ballsh par Skënder Anamali en 1983, dans la basilique de la ville, de trois inscriptions spectaculaires mentionnant Viktôrinos, complétant un autre bloc inscrit aujourd'hui perdu, qui a permis de dater la dernière phase des murs (Byllis III) d'entre les années 548 et 554, selon Denis Feissel, bien que le mystère demeure de savoir pourquoi cette entreprise ne trouva pas sa place dans la fameuse liste des travaux de Justinien conservée par Procope. Ce chapitre sur les murailles tardoantiques est en tout cas un moment fort de l'ouvrage.

Le chapitre 3 présente « La basilique A » (p. 89-240 – indiquons que les basiliques sont nommées d'après l'ordre de leur découverte), mise au jour en 1980 et fouillée jusqu'en 1984 et en 1991. Construite en partie sur la *stoa* de l'agora hellénistique, c'est une église de taille monumentale, de 38 sur 23,50 m, dont l'élévation a pu majoritairement être reconstituée. Son plan est celui d'une basilique à trois nefs à abside semi-circulaire et à transepts saillants, dotée d'un narthex et augmentée d'annexes ; les espaces liturgiques sont décorés de mosaïques polychromes dues à plusieurs équipes d'artisans. Le mobilier du chancel, découvert en grande part, a permis une proposition de restitution dégageant deux étapes, un chancel d'abord « bas » puis réhaussé dans un second temps, sans modification de l'emprise au sol. Les monnaies découvertes lors des fouilles sont surtout du 6^e siècle et en grande majorité du règne de Justinien I^{er}.

Le chapitre 4 traite de « La basilique C » (p. 241-346), dégagée en 1989 et 1990 et également située à l'intérieur de l'agora hellénistique. C'est elle aussi une église à trois nefs, à abside semi-circulaire, dotée d'un narthex à annexes au Nord et au Sud et d'un exonarthex, le tout s'étendant sur un espace à peine plus petit de 33 sur 23 m. Dix plaques sculptées, dont plusieurs entièrement conservées, étaient disposées dans l'entrecolonnement du sanctuaire. La mosaïque du sanctuaire a été

considérablement dégradée tandis que celle de l'annexe sud, décorée d'une inscription, est mieux conservée. Dans le sanctuaire, une autre inscription sur pierre a révélé le nom de l'évêque de Byllis bâtisseur de l'église et jusqu'ici inconnu, Praisios, *eparchikos* et *ekdikos*. À nouveau le monnayage de Justinien domine dans les monnaies de fouille.

Le chapitre 5 s'attache enfin à « La basilique D », proche du rempart de Viktôrinos, au nord de la ville, fouillée en 1990. C'est à nouveau une basilique à trois nefs dotée d'une abside saillante semi-circulaire, d'un narthex avec ses deux annexes, mais aussi d'un atrium à portique et d'un porche saillant à l'ouest. Grâce à cet atrium, l'église s'étend sur près de 45 par 26 m. Le sanctuaire a pu être correctement restitué grâce à la conservation de la plupart du matériel, dont le stylobate retrouvé *in situ*. La mosaïque de la nef, mieux conservée sauf en son centre, offre une certaine exubérance et révèle un véritable programme iconographique. Lion, poulpe, crevette, perdrix, taureau, poissons et deux cerfs en sont des éléments remarquables, comme est également riche d'oiseaux, de paniers de fruits, de cratères, etc., la décoration du narthex. Sept inscriptions sont relevées, dont une nouvelle mention de l'évêque Praisios dans une inscription monumentale mosaïquée de 12 lignes située au centre de l'église, hélas très abîmée.

Le chapitre 6, « Études céramologiques », ne nous retiendra que pour relever une spécialité des trouvailles à Byllis, les amphores bitumées produites grâce à la proximité d'un gisement d'asphalte, l'un des rares en Europe, à 15 km de Byllis et exploité de la préhistoire à nos jours.

La conclusion de l'ouvrage permet de préciser la chronologie : la basilique A est édifiée au 5^e siècle, les deux autres au 6^e, et leur typologie, comme on l'aura lu, est homogène. Le mobilier sculpté est riche, en calcaire local, et les mosaïstes ont un goût particulier pour les décors compartimentés avec des animaux, une veine que l'on retrouve dans la région d'Ochrid. Il reste difficile de présenter dans ce compte rendu la richesse des découvertes et la variété du matériel assemblé. Il est d'ailleurs peu de reproches à faire à ce travail, sinon qu'afin de pouvoir loger toutes les illustrations dans un seul volume, leur taille a parfois été réduite plus que nécessaire.

Si Byllis n'a certes pas l'exubérance d'une Caričin Grad ou Justiniana Prima en Serbie, fondée vers 535 par l'empereur Justinien, elle a au contraire une réelle profondeur historique depuis l'Antiquité. Si son occupation s'est interrompue à la fin du 6^e voire au début du 7^e siècle, contrairement au site d'Apollonia qui a conservé des bâtiments dont on connaît l'usage à l'époque des Paléologues, Byllis fournit d'un seul regard l'image cohérente d'une ville du 6^e siècle, que l'on découvre à peu près intacte à quelques décimètres de la zone humique, grâce à l'abandon de la cité par sa population. Son économie fut un temps florissante, malgré l'amoncellement des menaces : en témoigne encore la cathédrale de la ville ou Basilique B et le quartier épiscopal, qui ont profité des fouilles de la même équipe et dont la publication viendra en son temps, tout comme la présentation plus détaillée des mosaïques que Marie-Patricia Raynaud offrira dans le troisième volume de son *Corpus des mosaïques d'Albanie*. On ne peut que souhaiter le meilleur succès à cette entreprise courageuse et de longue haleine, qui fait surgir de terre dans une Albanie qu'on gagne à mieux connaître un site remarquable placé au tournant des mondes antique et byzantin.